

M.E.S., Numéro 120, Octobre-Décembre 2021

<https://www.mesrids.org>

Dépôt légal : MR 3.02103.57117

Mise en ligne le 18 janvier 2022

LE CONTEXTE SPATIO-TEMPOREL DE LA DICTATURE *DANS CITE 15, ROMAN ZAÏROIS* DE CHARLES DJUNGU SIMBA

par

Emile MILAMBO ONGALA

*Assistant,
ISTM-Tshumbe*

Résumé

A l'issue de sa réflexion sur le contexte spatio-temporel de la dictature dans Cité 15, le narrateur, conscient d'avoir décrit suffisamment le caractère sordide et inhumain de la mal gouvernance dans l'Histoire du pays de Félicité-Fortuné Aroumbayard, termine son roman par un enseignement percutant : « toute crise, tout mal fait à ses semblables, porte en lui-même les germes de son éclatement ».

Abstract

At the end of his reflection on the spatio-temporal context of the dictatorship in Cité 15, the narrator, aware of having sufficiently described the sordid and inhuman nature of bad governance in the History of the country of Félicité-Fortuné Aroumbayard, ends his novel with a powerful teaching: "any crisis, any harm done to its fellows, carries within itself the seeds of its explosion".

Introduction

Nous nous proposons à travers cette étude d'interroger ce roman de Charles Djungu Simba, qui nous apprend à surmonter le désespoir qui guette au fond des situations-limites vécues comme impasses par les personnages de cet univers romanesque. A partir du vertige que suscite la pluralité des existences qui n'a d'autre horizon de certitude que la haine et l'exclusion de l'autre, c'est seulement dans son rapport à la transcendance que chaque existence peut être vraiment libérée du vertige et de l'effroi⁽¹⁴¹⁾. Pour cette raison, il n'est pas possible de séparer les personnages de ce roman les uns des autres, car c'est leurs aptitudes à parler, à échanger et à discourir qui les caractérise en tant que sujet humain.

Vue sous cet angle, cette œuvre au centre de la présente préoccupation, constitue une sorte de lien qui permet aux lecteurs de s'entretenir et de se situer les uns par rapport aux

autres. N'est-ce pas que l'échange par les textes constitue l'expérience sociale par excellence ? Bien plus, le texte, c'est aussi un objet grâce auquel l'homme peut construire des significations et que c'est à travers un texte « rendu » que toute signification fait son chemin et que toute vérité se cherche. Au-delà de tout, c'est aussi par les textes qu'ils écrivent et qu'ils lisent que les hommes se font signe les uns aux autres et les uns pour les autres. C'est cela, n'en doutons pas, qui permet aux hommes que nous sommes de bâtir leurs relations et, pourquoi pas, leurs alliances ?

A partir de cet instant, nous saisissons, de mieux en mieux, pourquoi pour Fossion et Laurent, « le texte est indissociable du tissu social où il a été produit et, à l'inverse, le corps social n'est pas séparable du corpus de textes grâce auquel il s'édifie, se reproduit et se modifie⁽¹⁴²⁾ ». C'est grâce à pareille démarche que l'on parvient à mettre à jour, des *homologies de structures* entre, d'une part, le système social, et, d'autre part, le texte que nous soumettons à cette analyse et qui n'est autre que *Cité 15, roman zaïrois* de Charles Djungu Simba.

Cela étant, il s'agit pour nous, de nous intéresser dorénavant aux lois qui président à l'organisation de ce texte, en vertu du principe d'immanence, qui voudrait que tout texte soit considéré en lui-même, comme un tout constitué de divers éléments. C'est par rapport à tout cela que nous allons considérer cette œuvre avant de déboucher, en vertu des homologies structurelles, sur la société réelle suggérée par ce roman. Ce qui nous donne à supposer qu'un tel contexte ne peut être que double : il est *spatial* mais il est aussi *temporel*.

Voilà pourquoi dans ce roman au centre de notre préoccupation, nous constatons qu'il est accordé un rôle véritable aux catégories de l'espace et du temps, car leurs manifestations sont réparties tout au long de l'œuvre. Pour chaque moment fort, pour chaque scène, le scripteur s'est attaché à nous fournir le cadre *spatio-temporel*. Ce qui nous donne la possibilité de soutenir que dans cette œuvre, le romancier se montre très attentif aux rapports qui existent entre les personnages qu'il crée et l'univers romanesque qui les entoure. Et pour mieux nous « faire voir » ses héros, Charles Djungu Simba plante le décor à l'intérieur duquel ils

¹⁴¹ COLETTE, J., *L'existentialisme*, (Que sais-je ?), Paris, PUF, 1994, p.61.

¹⁴² FOSSION, A. et LAURENT, J-P., *Pour comprendre les lectures nouvelles*, Paris,- Bruxelles, De Boeck-Duculot, 1981, p.129.

se meuvent. De là, tout l'intérêt que nous avons de déterminer, d'abord, où se déroule l'action du roman.

Dans ce décryptage de *Cité 15, roman zairois*, nous abordons outre cette introduction et la courte conclusion qui parachève l'ameublement de cette étude, deux points. Le premier concerne le contexte spatial du roman de Charles Djungu Simba. Le second examine, quant à lui, le temps du roman qui est un concept qui permet d'ordonner les perceptions des lecteurs en une représentation du monde étant entendu qu'un roman est une œuvre de langage qui se déroule dans le temps.

I. CONTEXTE SPATIAL DU ROMAN

« Voici la Cité 15, la cité de l'avenir ! ... La cité 15, c'est en effet cette poubelle – vitrine où tous les maux qu'on voudrait oubliés sont affichés sans gêne. C'est cette cité qui ne veut pas ou qui ne peut plus, s'urbaniser, un kyste dans la gorge de la ville, un cancer dans les réalisations grandioses de la Nouvelle République. C'est pour tout dire cette cité que s'est donné elle-même droit de cité. A ce sacrilège, à ce crime de lèse-urbanisation, il n'y avait d'autre thérapeutique appropriée que le châtement carthaginois ... » (III, 21) ⁽¹⁴³⁾.

Comme on le voit, dans cette œuvre, le romancier ne déroge pas à la tradition qui consiste à évoquer, du moins sommairement, le lieu où se déroule l'action de celui-ci. Ce lieu n'est autre qu'une cité, appelée *Cité 15* et que nous devinons aisément à partir du sous-titre qui porte ce roman : *roman zairois*. C'est que l'espace de ce roman nous renvoie à la République du Zaïre de Mobutu, avec son lot d'antivaleurs (favoritisme, gabegie, mal gouvernance, enrichissement illicite, impayement des fonctionnaires,

Dans son effort de spatialisation, le romancier ne se limite pas uniquement à la seule Cité 15. Il étend celle-ci à *Poto-Poto*, la capitale du pays *Oyo mboka te* qui par beaucoup d'aspects, évoque Kinshasa, la capitale de la République Démocratique du Congo, sous la Deuxième République.

Suivons à travers ces lignes, ce qui est dit de *Poto-Poto*, la capitale de *Oyo mboka te*, pays de tous les mirages, de toutes ces illusions trompeuses.

« A Poto-Poto, le spectacle est renversant. Les corbillards ne suffisent plus pour transporter les défunts vers leur dernière demeure, ce sont, à présent, du pousse-pousse qui sont utilisés. La mort ici est partout présente : dans les yeux, dans la démarche, dans les ventres, dans les têtes, la mort se lit partout » (IV, p.23).

Ce qui se passe à Poto-Poto, la Cité 15, la capitale de ce pays imaginaire ne préfigure-t-il pas ce qui se passe à travers

toute l'étendue de la République Populaire et Démocratique d'Oyo mboka te ? Autrement dit, ce qui se vit partout à travers la République du Zaïre du Président Mobutu où une scène est devenue banale, celle de la mort, car :

« Chaque jour qui passe emporte une dizaine, une centaine, des centaines d'hommes, de femmes, d'enfants et de vieillards » (IV., p.23).

Dans son souci de faire de *Cité 15, roman zairois*, un document objectif, le Djungu Simba prend soin de ne pas réduire les lieux en simples décors. Pour cela, il participe très étroitement au destin des personnages qui sont parfois intégrés avec un statut de forces agissantes au système narratif. Voilà pourquoi, dans son effort de spatialisation du récit, le romancier évoque aussi d'autres éléments de cet espace en dehors de ceux déjà évoqués (guibarnde, (p.9), corbillards, p.23 ; clinique militaire, p.15...) rappelant par là, que l'image de *Oyo mboka te* se conjugue partout avec la même répugnance.

D'entrée de jeu, il nous importe de faire remarquer que l'utilisation de l'espace romanesque dépasse de beaucoup la simple indication d'un lieu. Elle se veut d'être avant tout, le reflet fidèle d'un hors-texte qu'elle prétend représenter. En d'autres termes, l'étude de l'espace romanesque se trouve ici inextricablement liée aux effets de représentativité. C'est ainsi que décrivant ce qui se passe dans la guimbarde, le narrateur nous dévoile le fait que :

« ..., personne n'ose faire le moindre commentaire. On fait semblant de ne rien entendre, de ne rien voir mais tout ce qui est expectoré de la terrible bouche, tout ce qui est mimé par ce sans-gêne est bu des yeux et des oreilles » (I, p.9) :

Le romancier qui évoque Cité 15, extrapole pour dire que ce qui ne vas pas ici est partout pareil à travers la République *Oyo mboka te*. C'est ainsi que comme le dit Goldenstein, « La représentation littéraire de l'espace active régulièrement une tension entre raisons internes au monde textuel, de l'ordre du scriptural, et raisons externes liées au monde réel, que l'œuvre romanesque entend figurer en le rendant crédible ⁽¹⁴⁴⁾ ».

Ce type de rapprochement permet de considérer deux ordres en permanence belligère dans l'écriture : l'ordre du référentiel, de l'extra-linguistique, d'une part et l'ordre du textuel, du littéral, de l'autre. C'est ainsi que pour prendre conscience de l'importance fonctionnelle que le romancier

¹⁴³ Les références à la fin de la citation en italique, mises entre parenthèses, renvoient pour le chiffre romain aux chapitres du roman et le chiffre arabe, lui, renvoie à la page où

est tiré l'extrait concerné de Djungu Simba, *Cité 15, roman zairois*, Paris, L'Harmattan, 1988.

¹⁴⁴ GOLDENSTEIN, J.P., *Lire le roman*, Bruxelles, De Boeck, 1999, p.104.

accorde, à travers son écriture, à la spatialité, il ne sera pas inutile, pour nous, de nous poser trois questions :

- Où se déroule véritablement l'action de *Cité 15, roman zairois* ?
- Comment est représenté l'espace dans ce roman ?
- Pourquoi cet espace a-t-il été choisi de préférence à tout autre ?

En répondant à chacune de ces trois questions, nous comptons rester sur la voie qui mène vers la détermination des principes génétiques situés au niveau de l'intention inconsciente du romancier.

1.1. Où ? ou de la géographie de *Cité 15, roman zairois*

Dans le roman mieux identifié, nous relevons une topographie bien réelle (une cité, la capitale d'une République bien imaginaire : la République Populaire et Démocratique d'*Oyombokate*) qui nous fournit le contexte de la problématique centrée sur la déchéance humaine, sur les conditions de vie infra-humaine des habitants de cette cité et, pourquoi pas, de ce pays dans son ensemble. C'est dans cet espace, où se confond l'ordre du référentiel et l'ordre du textuel que le romancier a choisi de nous situer action et personnages.

Dans le cas d'espèce, c'est la Cité 15 qui est sur la sellette, avec sa capitale, Poto-Poto, qui distille un environnement sordide, insupportable sentant la crasse et la déchéance. Le pays lui-même porte le nom de *Oyombokate*, signifiant *ce n'est plus un pays*, ce pays n'en est plus un. La capitale de ce pays, Poto-Poto, en swahili, signifie *de la boue, de la foutaise*.

Oyombokate et Poto-Poto constituent des antithèses de ce qui devrait effectivement être ce pays et sa capitale, c'est-à-dire des havres de paix et où il ferait bon vivre. Au contraire, à travers cet univers, c'est la mort et la désolation qui s'entremêlent partout et le pays a cessé d'en être un. Voilà pourquoi, il se nomme Oyombokate.

En effet, la Cité 15 où se déroule le gros de l'action de ce roman doit être comprise comme ce « milieu géographique et social formé par une réunion organique et relativement considérable de constructions et dont les habitants travaillent, pour la plupart, à l'intérieur de l'agglomération, au commerce, à l'industrie, à l'administration ⁽¹⁴⁵⁾. Ce qui est absent de bout à l'autre de ce roman et où rien n'inspire confiance.

Notre propos est d'explorer, ici, l'une des principales dimensions du contexte social contenue dans cette définition élémentaire du terme « cité » : l'espace d'habitation dans lequel se meuvent certaines populations défavorisées. A cela, notre analyse aura pour but de déterminer son impact social sur le contexte de la misère, de la débrouille, du sauve-qui-peut généralisé auprès de ces infortunés habitants qui se sont résolus, en guise de représailles, de mal voter Son Excellence Monsieur le Président Félicité-Fortuné Aroumbayard. Ainsi, en tant qu'espace d'une organisation de vie, la Cité 15 est pour ses locataires que sont Mawese, Yowani, Matutina, ... un espace porteur du malaise mais aussi un espace et une organisation de vie.

1.2. La cité comme espace porteur de malaise

Un espace comme cette cité que nous offre ce roman en partage doit rappeler pour la catégorie de personnages ici concernés, une histoire de luttes de tous les instants, de difficultés et de sacrifices :

« Une semaine pour évacuer ; le délai lui paraît très court, trop même. Voilà dix ans qu'il cache sa misère et ses espoirs dans ce trou et on veut aujourd'hui l'en déloger d'une chiquenaude : Impossible pour lui et pour les autres de se rabattre sur Poto-Poto : les maisons à louer y coûtent les yeux de la tête et sont d'ailleurs introuvables. Reste évidemment la promesse gouvernementale aux squatters ; le rapatriement garanti et gratuit au village natal » (III, p.21).

Cet espace qui n'est autre que cette cité, évoque pour chacun de ses locataires, de façon profonde, plusieurs manques sociaux qui rythment la vie (logement, affection, privation, éducation, instruction...) ; il est aussi la référence la plus concrète, la plus proche dans la « quotidienneté » :

« La mort ici est partout présente ; dans les yeux, dans la démarche, dans les ventres, dans les têtes, la mort se lit partout. On s'en accoutume finalement. Tant que la mort des autres ! D'ailleurs le mot « mort » a disparu du langage des gens. D'un moment, on dit : « Il va nous quitter ». D'un mort : « Il est parti » (IV, p.23) ;

Ainsi qu'on peut s'en rendre compte, la dimension de l'espace d'habitation, à l'instar de celui que nous décrit le romancier dans ces lignes :

« Dans la Cité 15, c'est presque toutes les deux heures que la mort vient faire son tour des bicoques... Cité 15, cité de la mort et de la désolation. Là bas, le Poto-poto, tout un service de fonctionnaires fonctionne grâce à la mort de ces enfants. Ce matin, la fâcheuse sera encore là, sans aucun doute » (IV, p.24) ;

¹⁴⁵ ROBERT, P., *Le Nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Dictionnaire le Robert, 2004.p. cit.

et qui certes, met certainement en évidence, un malaise social. Ce qui atteste davantage, l'importance que revêt l'espace de vie. Ces différentes évocations éveillées par l'espace, même subtiles, mettent en évidence la peur du lendemain, car on ne sait à qui, le prochain tour.

La place sociale rappelée par l'espace dans ce roman de Charles Djungu Simba est plutôt ressentie comme négative par ses occupants et le malaise qu'ils ressentent est le sentiment de cette négativité.

D'après Teresa Cristina Carreteiro, le malaise se produit dans la dialectique sujet – environnement – société – globale et, il peut, ce faisant, modeler plusieurs discours, sans être vraiment mis en mot, lorsqu'il est l'objet d'une représentation consciente diffuse ⁽¹⁴⁶⁾ :

« C'est à peine si on ne désigne pas un bouc émissaire si on n'incrimine pas quelque démon de tirer dans l'ombre les ficelles. Quoi qu'il en soit, les jours qui suivirent, la police se livra avec sadisme à des exactions et procéda à des arrestations arbitraires, ... » (V, p.28).

Cette suite de constatations nous oblige à procéder au rapprochement de l'espace et du statut social. L'espace est métaphoriquement vécu et pensé comme une marque sociale malfaisante, comme un stigmaté ⁽¹⁴⁷⁾. Il condense d'autres « marques – manques » sociaux (le manque d'argent, le déficit d'opportunités, le chômage, maladies, etc.). Il se présente alors comme un espace symbolique.

« L'objectif se focalise ensuite sur la baraque à l'entrée du vaste champ des morts... puis la caméra pénètre à l'intérieur de la pièce..., en fait un assemblage de planches vermoulues miraculeusement en station verticale » (IX, p.50).

Pour le romancier, la maison n'est pas seulement l'endroit où se déroule une partie de la « quotidienneté » et où le présent se fait mémoire. Elle met en œuvre la dimension de l'imagination, et les souvenirs prennent la forme d'images créées par l'habitant. Ces souvenirs portent l'habitant au-delà de lui-même. « La maison abrite la rêverie, la maison protège le rêveur, la maison nous permet de rêver en paix ⁽¹⁴⁸⁾ ».

D'après cette hypothèse, la maison, source de bien-être, est une des grandes *puissances d'intégration* pour les pensées, les souvenirs et les rêves des hommes ⁽¹⁴⁹⁾. La rêverie apparaît ainsi comme un principe de *médiation* et *d'intégration*.

« A l'intérieur de la garçonnière gardait encore la charme d'antan, ... sur l'un des murs de la pièce... Un

pagne-rideau séparait la salle de séjour de la chambre à coucher » (XI, p.58).

Le contexte du logement pour ces gueux et ces affligés a ses spécificités. C'est ainsi que pour ces laissés-pour-compte, la Cité se révèle être *un refuge*.

En définitive, quel que soit l'espace utilisé, réel et illimité dans notre contexte, la géographie romanesque repose sur des techniques d'écriture qui remplissent, dans ce roman, une fonction précise : celle d'enfermement des personnages qui ne savent où aller ne s'occupant que de la débrouille, car ici, c'est le royaume du possible, de l'informel, « du chacun pour soi et du Dieu pour personne ».

Ce texte de Djungu Simba, ainsi qu'on s'en aperçoit, traduit tout le réalisme connoté par l'objet textuel avec le possible objet réel. En d'autres termes, il suscite le problème permanent du rapport des "mots" aux "choses" ou du "texte" ou "monde". Ce qui démontre que l'esthétique romanesque est massivement figurative dans les ressources instrumentales d'un langage capable de construire à travers les mots, l'illusion de la réalité.

Nous rendant compte de l'importance que revêt l'espace romanesque dans *Cité 15, roman zairois*, qu'en est-il désormais du contexte temporel qui se manifeste de bout à l'autre de cette œuvre au centre de notre préoccupation ? C'est la matière du point qui va être développé dans les lignes prochaines.

II. CONTEXTE TEMPOREL DE CITE 15

Ainsi qu'on le sait, avec l'espace, le temps est le deuxième concept qui permet d'ordonner nos perceptions en une représentation du monde. En effet, qu'est-ce qu'un roman si ce n'est d'abord « une œuvre de langage qui se déroule dans le temps ? » ⁽¹⁵⁰⁾. Voilà pourquoi, à la rigueur, on peut imaginer un roman qui tairait tout indice spatial mais on n'en imagine pas un qui échapperait à tout ordre temporel.

Dans *Cité 15, roman zairois*, il existe beaucoup de références à l'élément temps. C'est d'abord, l'année de la publication de cette œuvre : 1988, aux Editions L'Harmattan, à Paris. En effet, lorsque paraît ce roman, en 1988, la République du Zaïre, pays de l'auteur, traverse une situation socio-économique parmi les plus dramatiques. Et

¹⁴⁶ CARRETEIRO, T.C.; *Exclusion sociale et construction de l'identité. Les exclus en milieu « défavorisés » au Brésil et en France*, Paris, L'Harmattan, 1993, p.63.

¹⁴⁷ GOFFMAN, E., *Stigmaté*, Paris, Ed. Minuit, 1975, p.23.

¹⁴⁸ BACHELARD, G., *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957, p.26.

¹⁴⁹ Idem, p.26., souligné par nous. Cette hypothèse peut être rapprochée de celle proposée par Freud pour qui « la maison d'habitation est le substitut du corps maternel, cette toute

première demeure dont la nostalgie persiste probablement toujours, où était sécurité et où on se sentait si bien » (*Malaise dans la Civilisation*, Paris, PUF, 1986, p.39).

¹⁵⁰ HYTIER, J., cité par RAIMOND, M., *Le roman depuis la Révolution*, Paris, A. Colin, 1967, p.310.

ce n'est pas sans raison que le pays où se déroule l'action de roman s'appelle *Oyombokate*, une expression lingala, une de quatre langues qui se parlent en République du Zaïre et, aujourd'hui, en République Démocratique du Congo, l'ancien Zaïre.

Bien plus, ce pays qui a pour capitale Poto-Poto, c'est-à-dire désordre où tout s'est enlisé et paralysé. Tel est la République du Zaïre, en 1988. C'est pourquoi, Poto-Poto capitale d'Oyombokate, à cause de cette paralysie, devient la capitale de la débrouille.

« Telle est donc la cité 15 ! Le chiffre renvoyait à l'article 15... stipulait ceci : « Débrouillez-vous : c'est le secret de l'indépendance ! » (III, p.20).

Désormais, la Cité 15, c'est-à-dire Poto-Poto, est le monde de l'informel.

Plusieurs autres faits de cette œuvre font référence au Zaïre du Président Mobutu et rappellent cette période sombre de l'histoire de la RDC ainsi qu'en témoigne ce court extrait :

« En fait, le renouvellement de la confiance populaire au Guide bien-aimé, Combattant suprême et Fondateur unique de la Nouvelle République » (III, 22).

Nous savons tous que le Président Mobutu, se faisait appeler tour à tour, Guide éclairé, Guide bien-aimé, Commandant suprême, Président Fondateur, ...

Ce roman de Djungu Simba renvoie aussi aux données d'ordre temporel par l'emploi qui y est fait de certains adverbes de temps.

« L'apocalypse, c'est demain, aujourd'hui, ce soir qui sait ? » (I, p.11).

Figuratif de bout en bout, Charles Djungu Simba ne manque pas d'indiquer à ses lecteurs *quand* se déroule l'action rapportée. Ce qui d'après Goldenstein, permet au romancier d'accorder un rôle véritable à l'élément temps en répartissant les manifestations tout au long de l'œuvre. Pour chaque moment fort, pour chaque scène, le romancier – scripteur s'attache à fournir le cadre spatio-temporel. Il est attentif aux rapports qui existent entre les personnages qu'il crée et l'univers romanesque qui les entoure. C'est ainsi que pour mieux nous « faire voir » ses héros, il plante le décor à l'intérieur duquel ils se meuvent ⁽¹⁵¹⁾.

Dans *Cité 15*, roman zaïrois, le romancier sépare nettement la narration, notée selon le déroulement

chronologique des faits, et les explications qui forment les parenthèses :

« Il est 4h20'. Dans dix minutes, l'imprimerie aura vomi dans l'obscurité sa cargaison... une centaine environ » (III, p.19).

Ou encore :

« Quelque chose, cette nuit, cloche dans la tête de Yowani ou dans son ventre. Deux fois déjà, le surveillant l'a surpris en pleine somnolence... » (IV, p.13).

Parfois aussi, dans ce roman, le temps détermine une chronologie qui se révèle, la plupart du temps, à une lecture attendue. *Cité 15* est au sens plénier et premier du terme, un roman qui se veut *a-chronologique*, c'est-à-dire un roman où il est difficile de trouver de vrais repères de datation :

« Voilà dix ans qu'il cache sa misère et ses espoirs dans ce trou et on veut aujourd'hui l'en déloger d'une chiquemane ! » (III, p.21).

Comme on les voit, ce roman de Charles Djungu Simba nous présente une suite d'événements enchaînés depuis un début jusqu'à une fin et l'étude de l'organisation narrative aide à mettre au grand jour les liens qui existent dans une écriture linéaire, entre les ordres logiques et chronologiques.

Nous situant à l'histoire de la République Démocratique du Congo, on constate qu'avec l'indépendance acquise le 30 juin 1960, commençait aussi la gestion de la *res publica* par des authentiques « fils du pays ». La déboire commençait avec le Général Mobutu qui fait un coup d'Etat et prend le pouvoir. Ce fut le début de l'organisation d'une dictature qui va durer 32 ans et qui va plonger le pays dans un chaos le plus indescriptible.

« Tremblez, broyeurs de consciences !..., affameurs du peuple ! Tribalistes ventripotents, vos jours sont dorénavant comptés » (I, p.9).

Dans son entreprise de destruction du pays, le « Timonier » Mobutu fut aidé par un grand nombre de Congolais. Ils ont, à cause de cela, produit au niveau du pays les résultats catastrophiques pour un pays immensément riche :

- endetté jusqu'à 13.9 milliards de dollars ;
- avec une population parmi les pauvres du monde ;
- avec un revenu annuel par habitant de 78 dollars ;
- avec des institutions complètement détruites ;
- avec une armée sous équipée, non motivée et, de ce fait, incapable de défendre le territoire national ;
- avec des fonctionnaires impayés et non contrôlés ;

¹⁵¹ GOLDENSTEIN, J.P., *op. cit.*, p.103.

- avec une administration complètement déphasée, désordonnée, corrompue et donc incapable de faire face aux défis de l'heure ;
- avec des infrastructures complètement détruite dans tous les secteurs de la vie ;
- avec toutes les entreprises d'Etat complètement pillées et candidates à la faillite ⁽¹⁵²⁾. Voilà pourquoi, par ce temps qui court :

« ... La Cité 15 passerait aux yeux non avertis, ... pour un cimetière de trouvailles de la « Civilisation » (III, p.20).

Pourquoi la Cité 15 doit-elle être regardée comme un cimetière de trouvailles ? La réponse est en effet simple. C'est à Kinshasa que la ferraille est constamment recyclées :

« ... Au lieu d'être enterré, les déchets et les ratés, les cadavres ... des véhicules, des quincailleries et de la ferraille, tout mais alors, tout a été récupéré et recyclé » (III, p.20).

Poto-Poto, c'est la cité de la débrouille et donc des activités informelles. C'est cela qui fait qu'on ne jette rien qu'il soit ferraille ou quincailleries. Lorsqu'une population ne vit que de la débrouille, le pays de Mobutu, la République du Zaïre, à l'instar de la République d'Oyombokate a amorcé sa descente aux enfers. C'est selon cette même veine, que Koffi Olomide, musicien zaïrois dans l'album *Wake up*, réalisé en featuring avec Papa Wemba, un autre chanteur congolais, évoquent la perception de la longévité de cette mal gouvernance du pays, mieux de cette dictature caractéristique : *Toza na système ya lifelo : ve dire moto ezo pela kasi tozo zika te* ⁽¹⁵³⁾. C'est là tout le contraire de ce qui se passe dans cité 15, car au Zaïre, on était chauffé à blanc alors que dans ce roman on en meurt et en cascade :

« La mort ici est partout présente ; dans les yeux, dans la démarche, dans les ventres, dans les têtes, la mort se lit partout. On s'en accoutume finalement. Tant que c'est la mort des autres » (VI, p.23).

Le cas de Poto-poto, alias Cité 15 est exceptionnel du fait de l'espièglerie légendaire de ses habitants, comme de l'inventivité qui est au cœur de leurs pratiques, de leurs comportements et de leurs constructions mentales en général :

« Dans la guimbarde, personne n'ose faire le moindre commentaire. On fait semblant de ne rien entendre, de ne rien voir mais tout ce qui est mimé par ce sans-gêne est vu des yeux et des oreilles » (I, p.19).

Aujourd'hui, certains cadres qui étaient aux affaires avec Mobutu ont délié leurs langues en avouant ce qu'ils

n'avouaient pas alors qu'ils occupaient au moins les arènes du pouvoir et attestent de ce constat d'échec. C'est, notamment, le cas de Honoré Nbganda Nzambo ko Atumba qui trouve que, « la mise en place d'un système qui ne permettait pas le plein exercice des libertés fondamentales des individus ou groupes d'individus ; la concentration du pouvoir entre les mains d'un individu ou groupe d'hommes au détriment des institutions traditionnelles reconnues ; le favoritisme, le régionalisme et le tribalisme qui sont sources de frustration ; l'insécurité des personnes et de leurs biens due à la politisation de l'armée et des forces de sécurité au service de la nation et de son peuple ; le clientélisme politique et la mafia politico-économique au sommet de l'Etat ; l'égoïsme d'une classe politique en quête permanente de gain et de positionnement ; l'impunité des crimes de tout genre qui installe la loi de la jungle, où les lois du pays ne pèsent que sur les faibles sans protection ⁽¹⁵⁴⁾ »

Cette liste longue et pénible de litanies, partout présentes dans *Cité 15, roman zaïrois*, notamment, la confiscation des libertés fondamentales des individus et l'installation de la loi de la jungle qui pèse sur les faibles :

« Nous recherchons un nommé Hodari. C'est depuis hier qu'il est descendu ici. Camarades, vous devez nous aider à le retrouver. Dénoncez celui qui l'héberge ! Il en va de votre intérêt à tout » (VI, p.30).

Mais aussi la concentration du pouvoir entre les mains d'un individu et la politisation de l'armée et de force de sécurité :

« Précédée d'une fourgonnette noire..., une dizaine de jeeps kaki a pénétré à cinq heures précises, ce matin, dans la Cité 15. Des miliciens armés jusqu'aux dents, les fameux Anges Gardiens, une bonne cinquantaine, ont sauté au sol sans attendre que les engins s'immobilisent totalement. Et, en moins de dix minutes, toute la cité était investie et quadrillée, quartier par quartier » (VI, p.29).

Il s'agit là, ainsi qu'on s'en aperçoit, des griefs accablants des régimes aussi bien de Mobutu que celui de sa sosie qui n'est autre que Son Excellence Félicité-Fortuné Aroumbayard, formulés de l'intérieur par les plus fidèles représentants et qui attestent de la manière la plus tranchante qui soit, la déliquescence et la démission des autorités sous la Deuxième République, face à leurs responsabilités régaliennes.

¹⁵² Agence France Presse (AFP) : la RD Congo se rapproche de la communauté financière internationale, Paris, 4 janvier 2001.

¹⁵³ « Nous sommes en enfer, le feu brûle mais nous n'en sommes pas consumés ».

¹⁵⁴ NGBANDA NZAMBO KO ATUMBA, H., *Ainsi sonne le glas. Les derniers jours du Maréchal Mobutu*, Paris, Ed. Gideppe, 1998, p.355.

C'est ainsi que prendre soins des malades et enterrer les morts constituent des défis majeurs aussi bien à Poto-Poto qu'à Kinshasa. A en croire les indicateurs socio-économiques de Kinshasa, la capitale de la République du Zaïre Oyombokate semble être un énorme mouvoir. Les habitants de Kinshasa, selon J.L. Grootaers, sont plus morte que vivants »⁽¹⁵⁵⁾ :

« Une scène devenue banale, quotidienne dans tout Oyombokate. C'est celle de la mort chaque jour qui passe emporte une dizaine, une centaine, des centaines d'hommes, de femmes, d'enfants et de vieillards » (IV, p.23).

Comme le spectacle de la mort est renversant à Poto-poto mais aussi à Kinshasa, ceux qui ne sont pas mort du VIH/Sida, devraient être morts de faim :

« La mort est partout présente ; ... dans les ventres ... la mort se lit partout » -IV, p.23).

Et, ceux qui ne sont pas encore affamés devraient être victimes des maladies hydriques ou tout simplement d'épuisement. Le coup de transport dépassant en général le pouvoir d'achat moyen, les gens s'épuisent en couvrant de longues distances à pieds, dans le cadre de démarches qui se donnent souvent pas de résultats.

« A ce jeu de pots-de-vin et de tribalisme, il préfère mille fois se salir les doigts avec de la craie au lieu de tremper dans la masse. Il se fait donc enseignant... » (XIII, p.66).

Mais au moins, ainsi que le soutient le narrateur, « le merdier de l'enseignement primaire et secondaire avait, si l'on peut dire, des circonstances atténuantes, car il constituait... le tremplin vers des merdifications plus souillantes. Et à Poto-Poto, Kinshasa, la presque totalité des ménages disposent de moins de 50 dollars Us par mois, soit une somme insuffisante pour couvrir leur consommation mensuelle de riz ou de fufu⁽¹⁵⁶⁾.

L'Occident a soutenu, ainsi qu'on le sait, la dictature de Mobutu jusqu'à la chute du mur de Berlin. Pourtant, le régime était redouté par le peuple à cause de sa violence, de ses intolérables violations des droits humains et de son verrouillage de la liberté d'expression et de culte de la personnalité dont il s'entourait.

Au début de la décennie 90, le vent tourne et le dictateur perd son intérêt géostratégique. « Allié fiable » pendant plus de trente ans, il devient très rapidement une source

d'embarras pour la « troïka », composée par les Etats-Unis, la Belgique et la France.

Conclusion

Au dernier chapitre du roman, le narrateur conscient qu'il a décrit suffisamment le caractère sordide et inhumain de la mal gouvernance dans l'Histoire du pays de Félicité-Fortuné Aroumbayard, termine par un enseignement : « toute crise, tout mal fait à ses semblables, porte en lui-même les germes de son éclatement ». Etant donné que la roue de l'arbitraire à tellement tourné dans le sens contraire à l'histoire, que son mécanisme s'est progressivement rouillé :

« Le grouillement de tous ces hommes à la Kalachnikov semble toutefois accréditer le bruit selon lequel des éléments armés de la dissidence se prépareraient à tenter un coup de force contre le régime en place...

Est-ce de l'aéroport, du palais présidentiel ou de la cité 15 même que proviennent tous ces coups de canon et de mortier ?...

Les détonations se font entendre de plus en plus fort et se succèdent à un rythme accéléré » (XV, pp.74-75).

Affaibli par l'opposition interne (dissidence), secoué par la communauté internationale et rejeté par son peuple, Mobutu et son régime étaient accusés de toutes sortes de maux : dictature, corruption, détournement ... La grogne sociale était à tous les niveaux, des grèves décrétées par les fonctionnaires de l'Etat et agents de l'administration publique, des scènes de pillage observées par-ci par-là, dans certaines villes du Zaïre (Oyombokate), une insécurité sans pareille (enlèvements, assassinats), le musellement de l'opposition et débauchage de quelques leaders de l'opposition, ... sont là quelques-uns des fléaux qui ont marqué la fin de règne du dictateur Joseph Désire Mobutu alias Félicité-Fortuné Aroumbayard, car l'histoire est irréversible est la roue tourne et toujours de plus belle.

Bibliographie

- Agence France Presse (AFP) : la RD Congo se rapproche de la communauté financière internationale, Paris, 4 janvier 2001.
- BACHELARD, G., *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957.

¹⁵⁵ GROOTAERS, J.L., *Mort et maladie au Zaïre*, Paris-Bruxelles, L'Harmattan-Cedaf, 1988, p.29.

¹⁵⁶ DE HERDT, T., *Comment survivent les Kinois ? Quand l'Etat dépérit*, Antwerpen, Carterfor Development Studies, 1996, p.102.

- CARRETEIRO, T.C.; *Exclusion sociale et construction de l'identité. Les exclus en milieu « défavorisés » au Brésil et en France*, Paris, L'Harmattan, 1993.
- COLETTE, J., *L'existentialisme, (Que sais-je ?)*, Paris, PUF, 1994.
- DE HERDT, T., *Comment survivent les Kinois ? Quand l'Etat déperit*, Antwerpen, Carterfor Development Studies, 1996.
- Djungu Simba, *Cité 15, roman zairois*, Paris, L'Harmattan, 1988.
- FOSSION, A. et LAURENT, J-P., *Pour comprendre les lectures nouvelles*, Paris,-Bruxelles, De Boeck-Duculot, 1981.
- Freud, *Malaise dans la Civilisation*, Paris, PUF, 1986.
- GOFFMAN, E., *Stigmate*, Paris, Ed. Minuit, 1975.
- GOLDENSTEIN, J.P., *Lire le roman*, Bruxelles, De Boeck, 1999.
- GROOTAERS, J.L, *Mort et maladie au Zaïre*, Paris-Bruxelles, L'Harmattan-Cedaf, 1988.
- HYTIER, J., cité par RAIMOND, M., *Le roman depuis la Révolution*, Paris, A. Colin, 1967.
- NGBANDA NZAMBO KO ATUMBA, H., *Ainsi sonne le glas. Les derniers jours du Maréchal Mobutu*, Paris, Ed. Gideppe, 1998.